L'INTERVIEW

BÉARN OPHILE

> JOAN DE NADAU

« On est porteurs de joie de vivre »

Il a vécu près de quarante ans en Béarn et y a donné des milliers de concerts. C'est là qu'il a découvert la culture gasconne dans ce qu'elle a de plus riche. Un pays devenu presque le sien, et où il revient très régulièrement.

> Propos recueillis par Laurence Fleury
> Photos Laurence Fleury

Vous êtes originaire de Haute-Garonne, de Cier-de-Luchon exactement, mais beaucoup vous croient béarnais. Pourquoi selon vous ?

C'est un honneur que l'on me croie béarnais, et une grande fierté. J'ai rejoint le Béarn pour la chanson. Je me suis d'abord intéressé à la langue gasconne, et j'y ai découvert la chanson traditionnelle béarnaise avec Los Pagalhòs qui m'ont beaucoup appris. C'est en Béarn que j'ai rencontré Jacques Roth et Ninon Paloumet avec qui nous avons fondé Los de Nadau en 1973. C'est le pays de la chanson et de la musique traditionnelle jouée partout dans les auberges, les fêtes de village, au festival de Siros. Un véritable bouillonnement de culture !

Le Béarn reste leader dans le monde occitan pour la sauvegarde de la langue et le développement des calandretas. (écoles bilingues, Ndlr). Et je me félicite que des jeunes s'engagent encore aujourd'hui dans la culture gasconne et restent à ce point attachés à leur terre.

Vos parents ne parlaient pas le gascon, vous l'avez appris sur le tard à l'âge de 20 ans. Pourquoi ?

J'ai voulu l'apprendre parce que je me suis aperçu qu'on est du pays des gens qui nous ont aimés. J'en ai d'ailleurs fait une chanson. Je suis parti à 10 ans à Saint-Gaudens en pension, dans un collègue un peu similaire à celui du film « Les Choristes ».

Vous imaginez ! J'étais issu d'un milieu très modeste, chez moi on était pauvre, du temps où les pauvres étaient heureux. J'étais boursier et j'ai bénéficié de l'ascenseur républicain. Mais cet arrachement à mon village natal et aux miens pour aller à l'école de la République, c'était comme un exil. Je ne m'en rendais pas compte à cet âge. Ce n'est que plus tard, mon diplôme de professeur de maths en poche, et que je suis allé faire un remplacement au Pays basque : dans une salle d'attente chez le médecin, je me suis rendu compte que tout le monde parlait le basque. Un vieux s'est adressé à moi, je ne le comprenais pas et je lui ai répondu que je n'étais pas basque. « Mais vous êtes quoi vous alors ? » m'a-t-il demandé.

Que pouvais-je lui répondre ? C'est à ce moment-là que je me suis intéressé à l'histoire de mon pays, et que je me suis rendu compte qu'il avait une culture, une langue, qu'on avait arrachées à son peuple. À l'époque, dès que quelqu'un prononçait un mot d'occitan, il était puni. À l'école il fallait parler français. C'est d'une violence inouïe ! Une aberration républicaine ! Je ne sais pas si vous vous rendez compte.

Qu'est-ce qui vous a motivé ensuite à chanter dans cette langue ?

Le jour où j'ai dit à ma grand-tante, Bertrande des Hlors, que je voulais apprendre le gascon, elle m'a dit « non » ! Parce que ce n'était pas bien, et parce qu'on l'avait punie à l'école pour ça. Cette femme que j'ai bien connue et qui m'était chère - voyez, sa photo trône au-dessus de ma cheminée - a subi, comme tous les gens de la province, ce mépris de la République, cette répression qu'ont connue d'autres peuples aussi, les Basques, les Bretons... traités de « paisanas » et méprisés pour leur langue et pour leur métier. La France est un agglomérat d'identités qui ont été supprimées pour créer ce bien commun qu'on appelle la République. Ce sentiment d'appartenance à la « liberté, égalité, fraternité », ce avec quoi je suis d'accord. Mais pourquoi l'avoir fait au mépris de la mémoire des gens ?

« Ici, les gens avaient une langue, une culture »

Ces trois « piliers de la République », gravés au-dessus de toutes les mairies du pays, n'ont rien à voir avec l'identité. C'est de la citoyenneté.

Ici les gens avaient une culture, une langue, une histoire qu'on a niées et méprisées. Le sujet reste cruellement d'actualité, on le retrouve aujourd'hui dans tous les débats sur l'intégration et l'assimilation. Je suis laïc mais pas « laïciste ». Et l'on ne peut pas décréter une absence de mémoire.

Chanter en gascon, est-ce donc une forme de militantisme ?

Ça l'a été au début. Lorsqu'en 1973 j'ai assisté à un concert de Claude Marti qui chantait en gascon l'âme et la mémoire de mon pays, ça m'a traversé le cœur. À notre tour, nous avons voulu parler de ces gens qui vivent simplement, sans faire de bruit.

C'est d'eux dont nous parlons dans nos chansons. Los de Nadau a participé à la création de la calandreta à Pau, Radio Païs aussi, et a été de tous les combats pour la sauvegarde de l'occitan. Mais je ne me suis pas servi de la chanson pour dire aux gens quoi faire. J'essaie juste de témoigner d'une émotion et de la leur faire partager. Si j'arrive à émouvoir les gens, c'est déjà ça.

À quatre reprises, vous avez rempli l'Olympia de Paris et fait déplacer les foules par trains entiers, toutes générations confondues. Comment expliquez-vous cet engouement ?

Cet engouement me surprend toujours, et on n'a jamais eu autant de public. Nos musiques sont reprises dans les bandas, lors des matchs de rugby, elles accompagnent les gens dans les moments importants de la vie, aux baptêmes, aux mariages et même aux enterrements. Un peu comme pour dire : « On appartient à cette communauté ». Le public s'y retrouve aussi parce que ce que je raconte est universel. Le voisin qui roule sa cigarette le pied sur la murette, tout le monde l'a connu. Les bruits dans la cuisine qui résonnent à l'oreille de l'enfant qui reste au lit parce qu'il a la grippe, tout le monde l'a vécu. Les gens voient dans mes chansons des photos de leur histoire ou de leur propre pays.

Comment vivez-vous cette période du Covid-19 ?

C'est difficile. Ça tire la langue en ce moment, les musiciens et les techniciens ne peuvent plus travailler. Nous n'avons pu donner qu'un dixième des concerts qui étaient prévus depuis mars dernier. La plupart ont été annulés. Et début 2021 ne s'annonce pas plus réjouissant. À la demande du chef d'orchestre de l'hôpital de Bayonne avec qui nous avions joué, j'ai passé un message d'encouragement aux soignants, qui a fait le buzz sur le web, et ils me l'ont bien rendu.
C'est fabuleux ce que permet Internet. Je suis de la génération qui a eu la chance de ne pas vivre la guerre, qui a vu arriver la télévision, le téléphone, le Minitel et maintenant le web. Pour quelqu'un qui a connu ici les travaux des champs à la main, Internet est une sacrée fenêtre sur le monde. De mon petit village de montagne, je m'informe et j'aspire davantage à le comprendre aujourd'hui qu'à le changer.

Qu'est-ce qui vous a le plus marqué au cours de votre carrière ?

J'ai mené de front deux métiers, celui de professeur de mathématiques, où je me suis bien amusé, et ma carrière artistique en parallèle. En 46 ans de chansons et de bals gascons, je suis fier de dire que je n'ai jamais vu de bagarre ni de mauvais geste, mais seulement de la joie et l'envie de faire la fête, toutes générations confondues. Quarante-six ans de tournée, ça représente des milliers de concerts. C'est la preuve, quelque part, qu'on a été porteurs d'un peu de paix et de joie de vivre.

MES LIEUX PRÉFÉRÉS EN BÉARN

Photo Ascencion Torrent

MORLANNE

« Pour son château et les deux restaurants du chef David Ducassou qui a œuvré en cuisine autant que nous l'avons fait en musique pour le Béarn. J'ai écrit une chanson sur Morlanne, qui figure sur les murs de son restaurant : "Per Sent Laurens a Morlana, I avè lua sus los teits, E la hèsta a las platanas, Qu'arrivavi de la nueit." J'aime ce village pour son cachet exceptionnel et aussi parce que j'y ai des souvenirs personnels. »

LESCUN

« Parce que c'est là-haut qu'ont eu lieu nos premiers concerts, et que je connaissais quelques paysans. Je me souviens d'un concert donné devant 4 000 personnes. La scène était installée dans un champ, au cœur de cet amphithéâtre naturel de prairies, avec les aiguilles d'Ansabère en toile de fond. C'était féérique.
Et j'ai compris ce jour-là ce que le village de Lescun représentait pour les Béarnais, même ceux de la plaine. »

Photo Nicolas Sabathier

Photo Jean-Louis Gamaury

LE GAVE DE PAU

« Pour avoir vécu tout près, et m'y être promené lorsque j'habitais à Labastide-Cézéracq et à Os-Marsillon. Le Gave de Pau, c'est l'artère du Béarn. J'ai connu le dernier pêcheur de saumon de Labastide, et entendu des histoires de pêche du temps où le poisson y était abondant. Souchon chantait : "J'aime les hommes qui sont au bord des fleuves et regardent l'eau couler..."
Je suis peut-être un peu comme ça, j'aime regarder l'eau couler. »